Document generated on 07/14/2025 9:21 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Les vingt années d'écriture de Marie-Claire Biais

Donald Smith

Number 16, Winter 1979, Winter 1980

URI: https://id.erudit.org/iderudit/40549ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this document

Smith, D. (1979). Les vingt années d'écriture de Marie-Claire Biais. *Lettres québécoises*, (16), 51–58.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les vingt années d'écriture de Marie-Claire Blais

par Donald Smith

Romancière, dramaturge, poète, Marie-Claire Blais célèbre cette année le vingtième anniversaire de sa carrière d'écrivain. Née en 1939 à Québec, elle est sans aucun doute, avec Gabrielle Roy et Anne Hébert, une des femmes-écrivains les plus importantes du Québec. Découverte, à l'âge de dix-neuf ans, par Jeanne Lapointe et par le père G-H Lévesque, tous deux de l'Université Laval, ainsi que par le grand critique du New York Times, *Edmund Wilson, Marie-Claire Blais a publié jusqu'à présent dix-huit oeuvres d'une incontestable valeur littéraire. La publication d'un livre de Marie-Claire Blais constitue toujours un événement majeur de l'année littéraire.*

Marie-Claire Blais tisse des thèmes dans une atmosphère symbolique nuancée et riche d'implications philosophiques. Marie-Claire Blais est avant tout poète, même dans sa prose : l'eau (la mer, la pluie, les sources, le brouillard), la montagne, l'arbre, les saisons, le vent, d'inoubliables images manichéennes d'origine biblique, ce sont là quelques-uns de ses symboles privilégiés. Comme la plupart des écrivains, elle est obsédée par un nombre restreint de thèmes : la famille disloquée ; le mariage bourgeois ; les enfants étouffés par une civilisation adulte grossièrement capitaliste ; la laideur, source de souffrance émanant d'une société restrictive ; l'amour, égoïsme destructeur ou l'amour, sentiment passionnel, charitable, mais tragiquement passager ; les inégalités sociales ; les homosexuels et les lesbiennes aux prises avec les problèmes de l'existence ; les maladies, symbole d'une lutte contre la mort ; le suicide, tentation universelle ; les criminels vus dans ce qu'ils ont de sympathique et de répréhensible ; la ville, merveilleux théâtre de l'existence ; l'écrivain (sa fonction, sa personnalité).

Le talent de l'écrivain s'est affirmé sans équivoque dès La belle bête *(Prix de la langue française). Publié en 1959, ce petit roman demeure un des livres les mieux réussis de l'auteur. Je ne suis pas pour oublier de sitôt cet univers de laideur et de haine, sauvé miraculeusement par l'amour entre une fille laide et un aveugle. Marie-Claire Blais, première manière — celle de l'adolescente se révoltant contre les injustices — nous offre, dans son premier roman (*Tête blanche, *1960), le portrait surréaliste d'un délinquant méchant, sadique, éclairé parfois de tendresse ineffable. D'autres livres viennent s'ajouter à l'« oeuvre de jeunesse » (l'expression est de l'auteur) de Marie-Claire Blais :* Le jour est noir *(1962), description des joies et des déceptions d'un premier amour ;* Les voyageurs sacrés *(1962), dialogue poétique qui suggère que la seule victoire sur l'amour impossible viendrait de l'art ;* Pays voilés et existence *(1964), poèmes où prend forme devant nos yeux le « pays intérieur » de la mort précoce, du suicide, des maladies.*

Une saison dans la vie d'Emmanuel *(1965, Prix France-Québec, Prix Médicis) reste, avec* La belle bête, *le meilleur*

livre de Marie-Claire Blais, première manière. Grand-Mère Antoinette et Jean-le-Maigre seront toujours des personnages clefs de la littérature québécoise. Grâce à eux, nous nous plongeons dans une lecture remarquable, satire féerique de la civilisation messianique du Canada français. La romancière se plaît à renverser des mythes : la pureté devient impureté, la chasteté se transforme en onanisme, la piété en hérésie, la tolérance en alcoolisme, l'innocence en criminalité.

Les derniers chapitres de l'« oeuvre de jeunesse » de Marie-Claire Blais se présentent ainsi : L'insoumise *(1966), journal intime d'une famille en déperdition ;* David Sterne *(1967), récit d'un ancien séminariste luttant contre une maladie terminale, contre la violence urbaine ;* L'exécution *(1968), pièce de théâtre montrant, à travers trois séminaristes qui tuent un des leurs, « qu'il y a en chacun de nous un monstre qui s'éveille » (p. 85).*

C'est avec la parution de la trilogie racontant la vie de Pauline Archange que l'oeuvre de Marie-Claire Blais prend une nouvelle direction, s'attachant plus étroitement au monde des adultes qui vivent dans la ville. Le premier volet, Manuscrits de Pauline Archange *(Prix du Gouverneur Général) représente une transition entre le monde de l'enfance et celui des adultes. Pauline Archange, jeune fille de cinq ans, décrit les atrocités du couvent, la cruauté des parents, la sexualité en éveil. Dans les deux autres volets (*Vivre, vivre, *1969 ;* Les apparences, *1970), Pauline commence à vieillir. C'est le temps de la deuxième guerre mondiale.* Vivre, vivre, *que je qualifierais de* Bonheur d'occasion *transformé par la violence des rêves, marque une étape importante dans la carrière de Marie-Claire Blais : pour la première fois, la tendresse domine la haine ; les sujets changent, l'auteur sort dans la rue, brosse des tableaux saisissants des petites gens accablées par le travail.* Vivre, vivre *est un roman superbe que je place, avec* La belle bête, Une saison dans la vie d'Emmanuel *et* Une liaison parisienne, *parmi les livres de Marie-Claire Blais que je préfère.*

Le loup *(1972) explore un aspect de la ville qui fascinera de plus en plus Marie-Claire Blais : le milieu des homosexuels (ici, les « loups », « gais » égoïstes et narcissiques). Mais, comme dans l'*Hosanna *de Michel Tremblay, il s'agit d'une analyse du couple en général, de leurs problèmes d'incommunicabilité, de leur « mythologie » (p. 181) unique, de leurs « besoins fantasques et insondables » (p. 184).*

Dans Un joualonais, sa joualonie *(1973, publié en France sous le titre* À coeur joual*), c'est encore Montréal qui sert de toile de fond. Marie-Claire Blais y démontre qu'elle est capable d'écrire un roman d'aventures — teinté de poésie et de rêves, bien sûr. Plusieurs milieux sont évoqués : tavernes, clubs « gais », milieux des travestis, des petits-bourgeois, des marxistes, des ouvriers, des fédéralistes et séparatistes, des grévistes, des féministes. En 1974,* Fièvre et autres textes dramatiques *véhicule des thèmes rencontrés ailleurs (inégalités sociales, ridicule de l'ambition) et prouve que l'auteur sait créer du suspense, sait écrire des dialogues pour la radio.*

Photos Athé

C'est en 1975 que paraît Une liaison parisienne, *roman captivant qui raconte l'histoire d'un jeune romancier québécois de séjour à Paris. Il y a dans ce livre beaucoup d'éléments qui ne cessent d'attirer l'attention du lecteur : réquisitoire retentissant contre l'esprit de classe, contre la discrimination sous toutes ses formes ; caricature de Français aristocratiques ; fantaisie féerique (le chat Victor, incarnation d'une maîtresse snobinarde) ; descriptions grandioses de la vie parisienne. Dans les téléthéâtres* L'océan *et* Murmures *(1977), Marie-Claire Blais commente le rôle de l'écrivain et l'omniprésence de la mort. Et enfin, dans* Les nuits de l'underground *(1978), l'auteur nous initie « à tout un cortège de femmes appartenant à la communauté homosexuelle (et de là, à la communauté humaine, marquée des mêmes universelles souffrances) » (p. 180). Ce roman agréablement proustien traduit, en les juxtaposant, Paris et Montréal. Le lecteur entre dans le monde des souvenirs de femmes profondément humaines et sensuelles.*

C'est en ressassant les différentes facettes de l'univers littéraire de Marie-Claire Blais (combien de personnages rencontrés, combien de situations vécues !) que je suis allé interviewer l'auteur dans un bar de Montréal. Marie-Claire Blais n'aime pas accorder d'entrevues, et je la comprends. C'est souvent intimidant, toujours incomplet. Tout ce que j'ai essayé de faire, c'était de partager avec elle mes expériences de lecteur. J'ai découvert que Marie-Claire Blais est une personne chaleureuse et accueillante. Mais retournons à ce bar du centre-ville !

DS Les personnages de vos romans aiment lire. Vous évoquez souvent Balzac, Beaudelaire, Dostoïevski, Hugo, Kafka, Nelligan, Proust, Rimbaud, Tchékhov. Est-ce qu'il y a un auteur français ou un auteur québécois que vous aimez tout particulièrement ?

MCB Parmi ceux que vous nommez, je crois que Balzac a énormément compté pour moi, et Proust aussi. J'ai lu beaucoup en littérature étrangère. Toute la littérature russe est très impressionnante pour des gens comme nous qui sommes très près de ce champ d'émotions. J'aime beaucoup lire. Un écrivain ne peut pas se permettre d'ignorer la littérature. C'est notre source de vie, c'est notre source d'inspiration, parce qu'on doit savoir comment nos aînés, ceux qui nous ont précédés, ont vu le monde.

DS Et les auteurs québécois que vous estimez beaucoup ?

MCB Je suis très impressionnée par des auteurs comme Gabrielle Roy, Anne Hébert, Ducharme, des gens qui ont su travailler à travers le temps de façon très continue. Enfin, il y en a plusieurs. L'oeuvre d'Aquin m'a également fascinée. Nous avons une littérature très riche.

DS Pourriez-vous nous expliquer votre propre conception de la littérature ?

MCB Pour la plupart des gens qui écrivent, l'écriture est une passion, d'abord, sans laquelle on ne peut pas vivre. Ensuite, c'est une façon d'exprimer une vision du monde très intime, mais une vision réelle quand même, sur différents aspects d'une réalité universelle. J'écris depuis vingt ans et je sens que ma façon d'écrire est devenue de plus en plus intransigeante, ma façon de découvrir les êtres en même temps.

DS Jusqu'à quel point est-ce que vos oeuvres vous obsèdent, vous suivent un peu partout ? Est-ce que l'acte d'écrire est un métier qui dure presque vingt-quatre heures par jour, à cause de la préparation psychologique et de la période d'observation qui doivent sans doute précéder la création de chaque livre ?

MCB Oui, c'est là l'opinion de plusieurs écrivains que je connais. Ça me préoccupe énormément d'écrire, parce que ça ne nous laisse pas beaucoup de paix intérieurement. Comme il faut savoir comprendre tout ce que nous allons décrire dans un univers romancé, il faut quand même le comprendre aussi dans la vie. Il faut s'en approcher, il faut cette connaissance des êtres et des choses. C'est très difficile parfois, tandis que le musicien et le peintre connaissent autrement la fonction de leur métier. J'ai l'impression que leur métier les laisse beaucoup plus libres.

DS L'action de *La belle bête*, tout comme celle de plusieurs de vos romans, n'est pas clairement située. Il s'agit d'une famille paysanne qui vit quelque part au Québec. Pourquoi cette prédilection pour un décor neutre, pour le dépaysement ?

MCB Peut-être que c'était une période de ma vie où je voulais surtout devenir poète. Et aussi, comme je vous l'ai déjà dit, j'étais extrêmement influencée par la poésie d'Anne Hébert, et aussi par les romans de Cocteau. Et ensuite, j'avais ce sentiment de connaître la vie par la connaissance. J'avais une sorte d'idée un peu démente de ce que c'était cet univers des gens que je décrivais sous forme de conte, pas sous forme de réalité pure. Maintenant je sens les choses d'une façon plus réaliste. À l'époque, c'était tellement explosif chez moi, décrire cette explosion de sentiments, de terreur, de toutes sortes de choses que je voyais devant moi, même sous forme d'échos poétiques. Mais c'était une vision du monde un peu bâtarde.

DS Vos romans sont donc plus réalistes aujourd'hui qu'ils ne l'étaient il y a une dizaine d'années ?

MCB Si on peut dire, mais il y aura toujours un climat qui permet de rêver beaucoup, de se détendre. La poésie fait partie du roman. Je ne crois pas que ce soit si séparé. Je dirai dans le livre que je viens d'écrire, et qui n'est pas encore publié, qu'il n'y a pas de séparation, de frontière maintenant chez moi entre ce qui est du domaine du poème et de l'analyse des êtres. Mais ça m'a longtemps préoccupée, cette recherche de deux genres littéraires fondus en un seul. On voit des exemples d'un tel mélange chez Virginia Wolf, chez Cocteau, chez Anne Hébert, Réjean Ducharme et Monique Bosco. Ce sont des gens qui ont travaillé avec le poème et le roman en même temps, qui les ont confondus à un tel point qu'on se retrouve dans les deux à la fois.

DS Vos romans ressemblent plus à de longs contes qu'à des romans. Ce sont le merveilleux et le cauchemardesque qui dominent. Même les intrigues ont quelque chose d'allégorique, d'irréel. L'atmosphère de vos romans évoque souvent celle des peintres du Moyen-Âge, de Jérôme Bosch, par exemple. En dernière analyse, c'est le côté impressionniste qui me fascine dans votre oeuvre.

MCB Je crois qu'il s'agit d'une sorte de réalisme forcené, ou à l'envers, où toutes les réalités se mêlent.

DS Dans *La belle bête*, Lanz, amant dandy de Louise, incarne l'amour hypocrite où la femme est exploitée. Le sort

de la femme-objet — dans le roman vous l'appelez la femme-poupée — vous intéressait déjà en 1959, n'est-ce-pas ?

MCB Oui ça m'intéressait beaucoup, et dans ce premier livre — qui a tous les défauts de l'adolescence : le côté abrupt et sauvage où tout est vu en noir ou en blanc — la femme soumise est plutôt une expression de la vanité féminine qu'une femme en chair et en os. Par contre, ce qui est important et réel, c'était la passion qu'elle avait pour la beauté de son fils. Ça, c'était très bien senti, cette passion entre deux personnes où il y a l'âme et où il y a le corps. C'est la recherche du visible et de l'invisible qui me persécute tout le temps.

DS Je me demande pourquoi on trouve tant de gens marginaux dans votre oeuvre, tant de malades (des fous, des aveugles, des épileptiques, des tuberculeux, des cancéreux, etc.) ?

MCB C'est pour moi le monde tel qu'il est. Ce n'est pas seulement de la littérature, le monde est fait comme ça. C'est la condition humaine et je pense qu'il ne faut pas avoir peur de le dire, de l'écrire, de l'absorber. La vie et la mort sont toujours avec nous sous toutes sortes de formes. On ne peut pas dire qu'on est sur la terre pour être très très heureux. Il n'y a rien qui nous le prouve, sauf nous-mêmes, sauf notre recherche à nous dans laquelle nous sommes très seuls.

DS Pourquoi aimez-vous donner des surnoms à vos personnages ? Je pense ici à Tête-Blanche, à la Belle bête, à Jean-le-Maigre, etc. Est-ce pour renforcer l'atmosphère irréelle et symbolique ?

MCB Parfois, c'est par accident, comme dans le cas de Jean-de-Maigre, il y avait quelque chose de très séduisant là-dedans, parce que c'est comme ça qu'il est aperçu par les autres. Dans le même livre, le Septième est à la septième place dans la famille ; il y a quelque chose qui le situe loin dans l'échelle familiale, et même humaine !

DS Dans *Tête Blanche*, vous avez créé un adolescent qui aspire à être écrivain. La liste de vos personnages-écrivains est impressionnante : Stéphane (*L'exécution*), Josué (*Le jour est noir*), Paul (*L'insoumise*), Romaine (*Vivre, vivre*), Miguel (*Les voyageurs sacrés*), Ti-Pit et toute la bande des écrivains d'un *Joualonais*, Mathieu et Madame d'Argenti d'*Une liaison parisienne*, le père et François de *L'océan*, Louise des *Nuits de l'underground*. L'écriture, pour ces personnages, représente un salut ; grâce aux mots, au pouvoir libérateur de la parole, vos personnages-écrivains triomphent provisoirement de l'ennui et de la misère. Est-ce là votre propre expérience avec l'écriture ?

MCB Oui, je crois que vous avez raison. Écrire, c'est un salut, c'est une délivrance, Le monde de Dostoïevski, tel qu'il est décrit, est écrit par un fou ordonné, par un délirant qui a mis de l'ordre dans son délire. Mais, c'est énorme, c'est une énorme apocalypse qu'il portait en lui-même et qui a dû quand même lui apporter beaucoup de délivrance.

DS L'écriture est presque une thérapie.

MCB C'est une thérapie violente, parce que vous devez vous faire violence, vous devez apprendre un métier très dur. Mais, par moments, c'est une très grande joie . . . par moments.

DS Le jeune Tête blanche est préoccupé par Dieu. Il se pose la question suivante : « Existe-t-il ! Si oui, pourquoi laisse-t-il souffrir les gens » ? Quelle sorte d'attitude religieuse, de message, voulez-vous faire passer à travers vos personnages ?

MCB Encore une fois, *Tête blanche* est un livre d'extrême jeunesse. Les questions qui pouvaient être radicales à l'époque sont beaucoup plus nuancées aujourd'hui. Je ne crois pas vouloir aspirer à quelque message que ce soit, sinon traduire des états d'âme qui pour moi-même changent d'année en année. C'est sûr que la recherche de Dieu fait partie de tout ce que l'adolescent découvre. Mais les problèmes de la justice et de l'injustice autour de moi me préoccupent bien davantage que le domaine métaphysique, philosophique.

DS Dans votre oeuvre, les personnages sont fascinés par l'ombre et par la lumière. Ce sont là deux images qui sont à la base de votre expression symbolique, qui semblent représenter la condition humaine. Pensez-vous souvent à ce côté pictural de votre écriture ?

MCB La peinture a joué un rôle important dans ma vie. Je trouve que les peintres vont peut-être plus loin que les écrivains, surtout dans les portraits. Et cette histoire de l'ombre et de la lumière est sans doute liée à l'époque où je lisais la Bible, où il est souvent question des enfants de l'ombre et des enfants de la lumière.

DS Comme vous le savez, à partir des années cinquante, les poètes québécois se sont tournés vers le pays, vers des préoccupations politiques et sociales, vers ce que Chamberland appelle la « fondation d'un territoire ». Dans les années soixante, avec Parti pris, puis avec des écrivains comme Godbout et Aquin, les romanciers ont commencé à

chanter le pays eux aussi. Mais vous, vous avez préféré parler dans un registre différent, celui des voix intérieures. Avez-vous, à un moment donné, été tentée par ce que Miron, Brault et Chamberland faisaient ?

MCB J'ai beaucoup d'admiration pour Miron, Brault et tous ces poètes ; c'est tout simplement que je ne suis pas avec eux dans la même recherche. Nous sommes différents, c'est tout. Je crois qu'il faut avoir une cohabitation avec toutes nos différences. Quand on est dans un pays d'écrivains, il faut se soutenir. Je respecte leurs luttes et leurs recherches. Ce qu'ils font est aussi valable que mes recherches à moi. Par contre, si je ne donne pas l'idée d'un pays de la façon dont Miron le fait, je suis très tentée par la description de nos grandes villes, même des petites villes. La recherche des êtres broyés par la ville m'intéresse. La ville me fait vivre beaucoup, me fait frémir. Je rêve de traduire cette réalité, ce fourmillement extraordinaire d'une ville. Montréal est une ville qui me fascine énormément. Plus je la connais, plus je suis attirée par les caractères ici.

DS En rédigeant *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, jusqu'à quel point vouliez-vous faire une satire de la société canadienne-française dans ce qu'elle avait de répressif et d'hypocrite ?

MCB Je ne sais pas si je tenais vraiment à faire ça. C'est un livre écrit de façon très instinctive, sans trop d'incantation intellectuelle. C'est un livre écrit parce que je le sentais comme ça, je le voyais comme ça ; j'étais surtout attirée par les problèmes de la souffrance et de la misère, de la lutte pour la survivance. De toute façon, la famille est une préoccupation majeure pour moi, parce qu'elle nous permet, à l'intérieur d'un groupe comme celui d'une *Saison*, d'étudier plusieurs personnages. Aujourd'hui, je continue dans la même veine ; j'étudie des familles, une ville, puis une ville est aussi une famille.

DS Dans *L'insoumise*, Paul parle souvent de courir devant un miroir, d'observer le reflet de son visage dans une glace. Pourquoi cette obsession, qu'on voit dans d'autres romans d'ailleurs, avec les miroirs ?

MCB Dans ce personnage, je décrivais un garçon dont l'image est sur le point de se briser. C'est un garçon qui se cherche beaucoup, à travers son corps. C'est quelqu'un que l'on peut retrouver ici dans la rue, ou à l'université, tout près. C'est quelqu'un dont le destin est très fragile, un jeune étudiant qui est à la naissance de toutes les découvertes les plus importantes de sa vie. Le miroir servait peut-être de découverte de son monde animal.

DS Pourquoi avez-vous décidé d'écrire une pièce de théâtre (*L'exécution*) après avoir eu tellement de succès dans le roman ?

MCB Je veux tout essayer. Je ne veux pas être enfermée dans un seul genre littéraire, parce qu'écrire est un métier où il faut se développer dans toutes les branches possibles. Le théâtre est très intéressant parce qu'il me met en relation avec d'autres, avec des comédiens, et il me fait sortir un peu de la chambre solitaire de l'écrivain. J'ai bien aimé travailler avec le Rideau vert. L'univers des comédiens est tellement plus rassurant que le nôtre. Il y a beaucoup plus de solitude dans le métier d'écrire.

DS Pourquoi avez-vous dédié *Les manuscrits de Pauline Archange* à Réjean Ducharme ?

MCB Il a eu la grande gentillesse de me dédier un livre. C'est un garçon que j'aime beaucoup. Sur le plan personnel, il est très exquis et plein d'imagination, et d'une grande loyauté envers ceux qu'il choisit. Sur le plan du talent, c'est plus que du talent.

DS Plusieurs critiques ont déjà dit que la neige est un de vos symboles privilégiés. D'aucuns y voient une source de bonheur onirique, d'autres, une sorte de vase engouffrant vos personnages dans la misère. Qu'est-ce qu'elle évoque pour vous, la neige ?

MCB Nous vivons dans un pays où les règles du froid et le renouvellement de l'être avec la fin de l'hiver jouent un rôle capital. Disons que ça marque énormément l'imagerie poétique de tous nos écrivains. C'est très fort chez Gabrielle Roy, chez Anne Hébert. J'ai remarqué que dans la littérature russe, le rôle du froid et de la neige est aussi important.

DS Le révérend père Benjamin Robert, homme somme toute sympathique doué d'une conscience sociale — ce qui prouve qu'il est faux de prétendre que vous êtes anticléricale — exprime une pensée qui me semble essentielle pour comprendre votre oeuvre : « Il est parfois nécessaire de montrer à un assassin qu'il est aimé, lui aussi, de franchir d'un seul coup, pour le rejoindre, cette écorce durable de nos préjugés, car ce qui nous empêche de la comprendre, c'est notre distance, cette supériorité de notre orgueil sur son humiliation. (. . .) le bien ou le mal, c'est autre chose maintenant pour moi . . . C'est la vie et ses souffrances, et le mal, c'est notre injustice devant la vie ! (*Vivre, vivre*, p. 79, p. 167) ». Est-ce là un de vos buts, montrer à vos lecteurs que les criminels sont dignes d'attention, que c'est en quelque sorte nous tous qui les avons créés ?

MCB Benjamin Robert n'est pas un prêtre conventionnel. C'est un prêtre comme on en verrait aujourd'hui, plutôt mêlé au monde, confondu avec les problèmes de la vie ; c'est un homme qui avait perdu la maîtrise de ce qui était le bien et le mal dans la vie religieuse. Ça doit être une lutte impossible si on est un homme de Dieu, ou une femme de Dieu. Benjamin Robert a un caractère qui m'a passionné parce que c'était la rencontre du doute et du crime. Son affection pour le jeune criminel est un peu comme mon inquiétude devant le monde de la criminalité en général. C'est vrai, comme vous l'avez dit tout à l'heure, que tout fait partie de nous. On ne peut pas mettre de côté ce qui nous trouble, ce qui nous fait souffrir, ce qui nous tourmente, ce qui nous fait craindre. Si quelqu'un nous vole, ou essaie de nous tuer, ce n'est peut-être pas nous qui en sommes responsables, mais à un certain moment, il y a quelqu'un qui est responsable. Ce sont des problèmes moraux qui me hantent énormément.

DS Les nombreuses liaisons homosexuelles décrites dans *Le loup* sont l'occasion de parler de quelque chose qui touche tout le monde : la difficulté d'aimer, ou ce que vous appelez la « fatalité du couple » (p. 203). Est-ce un peu de cette façon que vous aimeriez que vos lecteurs regardent et examinent le couple homosexuel et lesbien si présent dans vos derniers romans ?

MCB Oui, je crois que c'est ça, surtout dans le cas du *Loup*, qui précède *Les nuits de l'underground*. C'était une espèce de portrait moral de plusieurs passions, mais dans un monde qui est tellement minoritaire que l'on n'en parle pas. On préfère l'ignorer. Ça me semble absolument inhérent à toutes les autres réalités. Et dans le cas du *Loup*, il y a la souffrance de plusieurs générations homosexuelles. Les jeunes ne souffrent pas trop, mais leurs aînés, qui sont des pionniers, qui sont des contestataires, ont beaucoup souffert pour exister. Donc, tous les combats pour les droits personnels, les droits de toutes les minorités, c'est extrêmement important. On ne peut pas aspirer à une société sans harmonie. C'est vital.

DS Dans *Une saison*, vous auriez pu faire parler vos personnages en joual. Vous avez préféré leur donner un langage neutre, même s'il s'agissait d'une famille ouvrière, créant ainsi une ambiance de dépaysement. Dans *Un joualonais*, ainsi que dans *Les nuits de l'underground*, vous avez opté carrément pour le français québécois populaire. Pourquoi ce changement ? Et comment avez-vous trouvé l'expérience d'écrire en joual ?

MCB *Un joualonais*, je l'ai écrit en France, et j'étais très nostalgique du pays. Et puis quand je revenais — je revenais plusieurs fois par année — j'allais beaucoup étudier les personnages qui sont décrits dans le roman. Je les ai presque tous connus, d'une taverne à l'autre, je les ai entendus, mais ils ne parlaient pas comme ça. Ils parlaient peut-être plus cru, et moi, étant en France, j'ai trouvé qu'il y avait tellement de verdeur, de charme rabelaisiens, que je voulais faire une sorte de satire, une satire aimante, de ce peuple que je voyais de plus loin avec plus d'objectivité. C'est ainsi que ce livre a été écrit.

DS Un de vos personnages dans *Un joualonais* se moque d'un professeur, critique littéraire qui cherche les principaux fantasmes (phalliques) dans l'oeuvre d'un écrivain. Est-ce que vous êtes vous-même méfiante face à la critique, face à une certaine critique ?

MCB Il y a une forme de critique extrêmement brillante, intelligente et pénétrante qui inspire le lecteur à lire. Mais, il y a le contraire aussi, des critiques qui décortiquent, qui ne nous écoutent pas et qui ne nous aident pas à vivre. La critique peut jouer un rôle trop important, surtout dans le cas d'un premier roman, qui est toujours le grand drame pour l'écrivain.

DS Écrire du théâtre radiophonique, est-ce la même chose qu'écrire du théâtre tout court ? Est-ce que ça a été à peu près la même expérience ?

MCB C'est très intéressant de travailler pour la radio. La radio permet d'unir deux arts. L'incantation du mot, la voix, ça peut aboutir à des réussites artistiques. C'est une nouvelle forme d'écriture. Ce que nous pouvons en faire est immense. Surtout ici, on a beaucoup de moyens.

DS Dans vos textes radiophoniques, on sent beaucoup plus directement que dans vos romans une révolte contre les riches et les rôles sociaux en général. Est-ce parce que vous avez évolué vers une telle approche, ou est-ce parce que la radio, comme moyen d'expression, se prête mieux à des dénonciations directes ?

MCB La radio est un moyen très direct qui nous permet cette dénonciation. Tout de suite, on l'entend, le texte est déjà plus rugueux comme moyen de communication artistique. C'est pour cela que vous avez le sentiment de plus de dénonciations. La parole est là avec vous dans une chambre.

DS Les passages d'*Une liaison parisienne* qui décrivent les réactions d'un jeune Québécois découvrant la France sont d'une drôlerie que l'on voit rarement dans votre oeuvre.

Est-ce que l'histoire de Mathieu Lelièvre est un peu la vôtre aussi, lors de votre séjour à Paris ?

MCB C'est la mienne, si vous voulez, mais avec beaucoup d'autocritique. C'est moi, en plus bête, mais il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites.

DS Il y a une phrase qui m'a beaucoup frappé dans *Les nuits de l'underground* : « Elle n'aimait pas Lali, elle aimait en elle la beauté, la perfection de l'art. Mais ce qui la désemparait, c'était de comprendre que l'art est partout vivant et charnel, que ce qu'elle avait vu au loin et sans danger, dans la confiance des musées, vivait et frémissait tout près d'elle, dans sa vie même, cette oeuvre vivante c'était Lali » (p. 20). Est-ce que l'écrivain est destiné à regarder les êtres et les choses comme s'ils étaient des oeuvres d'art ? Est-ce dire que l'écrivain est parfois prisonnier de son imagination, de ses dons créateurs, jusqu'au point qu'il arrive difficilement à oublier son métier ?

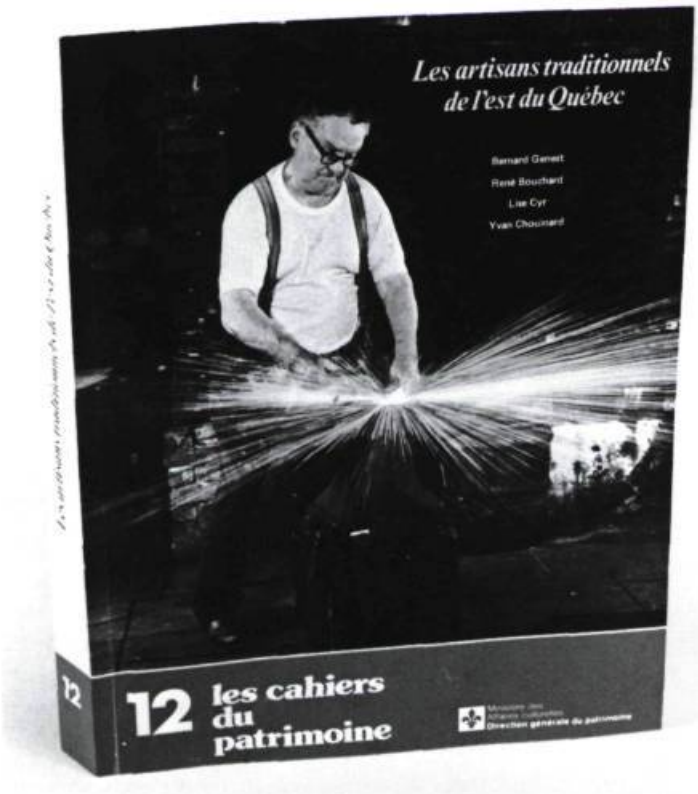
MCB Il est très souvent prisonnier du monde créateur qui va l'inspirer. Mais je crois que les écrivains peuvent oublier leurs problèmes d'écrivain. Ils peuvent s'amuser, même s'ils ont une sensibilité un peu écorchée. Très souvent, ça leur est difficile. L'amusement n'est pas aussi simple pour eux, car ils n'oublient jamais complètement leur métier. Mais il y a aussi cette liberté de l'imaginaire qui apporte énormément de joie, même en dehors du travail.

DS Voulez-vous nous parler un peu de votre prochain roman ?

MCB C'est un roman assez complexe. Il s'agit d'une famille dans Montréal, et l'univers poétique joue un rôle important. Les problèmes de la criminalité, de la solitude, de la mort reviennent avec encore plus de violence. Ça fait quatre ans que je pensais à ce livre, et je l'ai écrit en un an. C'est un livre qui va être déterminant pour le reste de mon travail.

DS Voulez-vous bien donner une primeur aux lecteurs de *Lettres québécoises* ? Quel est le titre de ce roman qui va paraître bientôt ?

MCB Ça s'appelle *Le sourd dans la ville*, et le sourd, c'est la mort . . . naturellement !



Les artisans traditionnels de l'est du Québec
par Bernard Genest, René Bouchard,
Lise Cyr et Yvan Chouinard
dans la collection "Les cahiers du patrimoine"

un recensement des artisans du fer,
de la pierre, du bois et du cuir,
leurs outils, leur technique, leur lieu de
travail, leur importance

391 pages abondamment illustrées

En vente au coût de 8 00 $ dans
toutes les librairies de l'Editeur officiel
du Québec

Affaires culturelles
Québec